

DION, Léon, *La révolution déroutée, 1960-1976* (Montréal, Boréal, 1998), 324 p.

Xavier Gélinas

Volume 54, Number 3, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005440ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005440ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gélinas, X. (2001). Review of [DION, Léon, *La révolution déroutée, 1960-1976* (Montréal, Boréal, 1998), 324 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(3), 459–461. <https://doi.org/10.7202/005440ar>

DION, Léon, *La révolution déroutée, 1960-1976* (Montréal, Boréal, 1998), 324 p.

**E**ntre la Révolution tranquille et le regretté Léon Dion, l'association est naturelle. Le politologue des années 1950 l'a souhaitée, celui des décennies suivantes l'a commentée sans relâche. Cet ouvrage posthume, testament intellectuel dont on doit la publication aux efforts de madame Denyse Dion, présente un tableau de la période, intercalé de témoignages sur l'engagement de l'auteur.

Ce dosage sera diversement apprécié. Certains s'irriteront de ce que Léon Dion se met souvent en scène. Mais comment bouder ce témoignage sans complaisance ? Le professeur Dion savait qu'il n'était pas infallible. « Pour être prometteur, tout exercice d'interprétation de ces événements de la part des personnes qui les ont vécus exige d'elles le courage d'abjurer des convictions qu'elles tenaient pour des certitudes et qui pourraient se révéler non fondées à la lumière d'analyses approfondies. » (p. 11) De ce courage, Léon Dion donne maintes preuves dans *La révolution déroutée*. On pourra bien contester un point, douter d'un raisonnement, signaler quelques erreurs factuelles ; une telle droiture classe un chercheur aux premiers rangs.

L'auteur prévient qu'il n'ambitionne pas une somme, tout juste le déblaiement d'« une partie du terrain » ; sans doute, mais son échantillonnage est généreux. Politique, mœurs, spiritualité, idéologies, économie, il n'est guère de thème porteur qui ne soit abordé. Après une réflexion sur la modernité, la tradition et le changement, au Québec et en Occident, du xv<sup>e</sup> siècle à nos jours, Léon Dion s'interroge sur la Révolution tranquille, cherche le sens de cette rupture, dans les faits et les esprits. Il regrette

qu'insidieusement d'abord, puis de manière plus marquée, la « rationalité instrumentale », c'est-à-dire le primat du matérialisme, l'emporte sur les justifications politiques ou culturelles ; pensons aux slogans de la réforme scolaire (« S'instruire, c'est s'enrichir ») ou de la campagne libérale de 1966 (« Pour un Québec prospère »). L'auteur déplore l'ascension de l'indépendantisme et du socialisme, qui « déroutent » l'élan de modernisation, non tant en eux-mêmes, mais parce qu'ils incitent les dirigeants à se replier sur la gestion et le pragmatisme, voire la répression.

Suivent des études de cas, sur six organisations. Le Crédit social et la Société Saint-Jean-Baptiste sont expédiés rondement. Avec le Rassemblement pour l'indépendance nationale, Dion rompt des lances comme jadis, et qualifie un peu vite son idéologie de « vision primaire », de « mur d'émotivité », « sans fondement sociologique consistant » (p. 136 et 137). Le legs de la revue *Parti pris* n'est pas davantage jugé pertinent, mais l'analyse est plus sereine. On ne chicanera pas l'auteur de ne montrer aucune sympathie pour le Front de libération du Québec, mais on le louera de surmonter ses sentiments en livrant des pages nuancées. L'éclairage de l'intérieur que Léon Dion projette sur la Commission Laurendeau-Dunton est précieux. Il illustre, tragiquement, le mur auquel s'est toujours heurté ce « fédéraliste fatigué ».

Sous le titre générique de « Valorisation du politique », l'auteur survole enfin les réformes gouvernementales des années 1960-1976. La synthèse est utile, sans rien ajouter cependant aux travaux de Dale C. Thomson ou des auteurs de *l'Histoire du Québec contemporain*.

Léon Dion, dont les atermoiements sur la question constitutionnelle sont pourtant légendaires, surprend ici par certains jugements nets. Qu'ils soient émis sans passion, après un exposé patient du pour et du contre, ne leur donne que plus de poids. Sur la honte de l'avant-1960, par exemple : « Voir dans la Révolution tranquille le vrai commencement de l'histoire canadienne-française, ce serait consommer une rupture avec le passé qui réduirait à presque rien le sens de l'identité collective et qui anéantirait la conscience » (p. 45). Pour la réforme de l'éducation, l'auteur se réjouit de l'accessibilité accrue, mais admet aujourd'hui que les opposants au *Bill 60* n'avaient pas tout à fait tort : une vision purement technocratique a engendré « cet isolement, cette solitude, ce vide affectif du système d'éducation glacial et inhumain qui s'est substitué au fouillis de l'époque antérieure » (p. 243).

La Révolution tranquille fut-elle bénéfique ? Plus précisément, Léon Dion juge-t-il que le triomphe d'une certaine modernité, laïque et individualiste,

celle de la rationalité instrumentale et du rejet des traditions endogènes, a déboussolé les Canadiens français, ou qu'elle les a libérés de leurs entraves? Bien que l'auteur traite sans indulgence excessive les « forces d'inertie » (p. 64) qui tentèrent d'infléchir cette modernité, sa réponse est aussi limpide que pessimiste :

L'engouement pour les valeurs et les pratiques nouvelles au cours de la Révolution tranquille engendra la volonté de mettre au rancart toutes les anciennes façons de penser et d'agir qui, si elles avaient été articulées avec précaution aux emprunts étrangers, auraient favorisé la bonne fortune des réformes nécessaires dans tous les domaines. En les identifiant toutes, sans en faire un examen attentif, aux idées et aux pratiques réactionnaires dont il fallait absolument se départir, les artisans de la Révolution tranquille empêchaient la société d'atteindre la seule véritable grandeur : celle qui aurait perpétué le sens de la durée. En rejetant inconsidérément l'ancien, ils ont dilapidé un patrimoine qui recelait des richesses certaines, malgré le dénuement de ceux qui l'avaient légué, et que, dans notre quête d'une identité nouvelle, nous chercherions aujourd'hui à découvrir. (p. 72)

On imagine ce qu'a dû coûter cette appréciation à Léon Dion, passionnément et rationnellement attaché à sa société – et lui-même artisan de la Révolution tranquille.

XAVIER GÉLINAS  
*Département d'histoire*  
*Université York*